

peu oublié cette demeure, perdue au fond d'une province ignorée, quand tout à coup le bruit se répandit que Mortemart allait recevoir la visite de ses propriétaires. Bientôt on vit arriver de Paris des intendants, des tapissiers et des valets pour préparer le château, et il y eut une grande fermentation dans le voisinage, surtout chez la gent monacale, quand il ne resta plus aucun doute que la favorite du grand roi ne dût séjourner quelque temps dans son pays originaire. C'est qu'en effet la marquise de Montespan, à la suite d'une de ses brouilleries passagères avec Louis XIV et Mme. de Maintenon, eut la fantaisie de revoir ces lieux, berceau de sa famille, et d'échapper un moment aux intrigues de Versailles. Son frère, le duc de Vivonne, qui n'était pas guérie parfaitement de la blessure au bras qu'il avait reçue à Mesme, et sa sœur, la marquise de Thianges, devaient l'accompagner dans ce voyage. Elle espérait, avec cette société joyeuse et si intime, trouver dans son exil volontaire le calme et le repos dont elle avait besoin.

Quelques jours avant cette arrivée solennelle, une vive agitation régnait, comme on peut le croire, à Mortemart. Les ouvriers travaillaient de toutes parts avec grand bruit, et jamais la vieille Suzanne, femme de charge et concierge du château, n'avait été si empressée. Le feu duc lui avait donné cette place, qui n'était d'ordinaire qu'une sinécure pour la récompenser de ses longs services, et Suzanne, qui avait passé presque toute sa vie près de son vieux maître et de ses enfants, n'avait pas de peine à s'exagérer l'importance de ses fonctions dans cette mémorable circonstance. Elle allait et venait dans le château d'un air affairé, en agitant le trousseau de clés, marquée bruyante de son pouvoir discrétionnaire, et son fils Job, grand dadais de vingt-cinq ans, qu'on avait improvisé suisse du château, avait peine à la suivre avec son immense épée qui s'embarrassait dans ses jambes à chaque pas.

Le soir était venu et le bruit n'avait pas encore cessé dans l'intérieur des appartements, quand un violent coup de cloche retentit à la porte du manoir. Suzanne, qui était en ce moment à l'office avec son fils et qui se reposait de la fatigue de la journée, tressaillit sur son fauteuil.—Ce serait toute la famille des Mortemart, s'écria-t-elle avec colère, qu'on ne sonnerait pas plus fort ! Va voir qui fait tant de vacarme, Job, et si c'est quelqueun de ces moines qui viennent pour savoir des nouvelles, tu diras....

Un nouveau coup de cloche plus violent que le premier l'interrompit.—Ce ne peut être un moine, grommela la vieille femme ; quoiqu'au fond du cœur ils n'aient guère notre maîtresse, ils n'oseraient pas s'annoncer ici avec tant d'insolence. Va voir bien vite, Job ; il faut que celui qui sonne ainsi au château de Mortemart soit un grand personnage.

Job prit la lampe et alla ouvrir. Il se trouva face à face avec un inconnu dont un chapeau à larges bords et un vaste manteau couvraient toute la personne.—Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-il avec toute la dignité qu'il crut de circonstance en ce moment.—Pardieu ! la question est bonne, dit l'étranger d'un ton brusque, je veux entrer ; ce n'est pas bien difficile à comprendre.—Mais, monsieur, reprit Job en se plaçant devant lui, il faut que vous disiez...

L'inconnu le repoussa avec une sorte de familiarité dédaigneuse.—Allons donc, dit-il, éclaire moi ; il ne fait pas bon causer ici.

Job, subjugué par l'accent impérieux et les manières hautes de ce singulier visiteur, obéit sans trop savoir ce qu'il faisait. Quand ils furent entrés dans l'office, où la vieille les attendait, il lui demanda encore en l'examinant avec attention ce qu'il désirait. Le nouvel arrivé, sans répondre, se débarrassa de son manteau et déposa près de la lampe une petite valise de cuir qu'il portait sous le bras. Rien n'était plus ambigu que sa fortune et son rang, à n'en juger que par son extérieur. Son pourpoint brun, ses simples aiguillettes de soie, convenaient aussi bien au pauvre diable en toilette qu'au riche en négligé. Son visage, à demi ca-